



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

47 | 2002

Du sens au sens

« Dieu qui fit parler l'image » Un problème d'emploi de l'article dans une formule épique médiévale

« Dieu qui fit parler l'image ». On the value of the definite article in an epic pattern

Isabelle Weill



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/594>

DOI : 10.4000/linx.594

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 169-174

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Isabelle Weill, « « Dieu qui fit parler l'image » Un problème d'emploi de l'article dans une formule épique médiévale », *Linx* [En ligne], 47 | 2002, mis en ligne le 01 juin 2003, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/594> ; DOI : 10.4000/linx.594

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

« Dieu qui fit parler l'image » Un problème d'emploi de l'article dans une formule épique médiévale

*Isabelle Weill, Paris X - Nanterre, Modyco,
UMR 7114 Paris X/CNRS*

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai devant moi le tout premier numéro de *LINX* annonçant la création du Centre de Recherches Linguistiques de Paris X - Nanterre : le premier article de ce premier « bulletin » est signé d'un des fondateurs, mon regretté ami Michel Galmiche : il est consacré à la « notion de description définie ». On peut déjà voir sur la couverture un dessin du dessinateur qu'a été aussi Galmiche : l'image de la tour de Babel brueghelienne encadrée dans un oeil, image du linguiste qui perçoit le monde à travers une projection, témoignage de tous les écroulements, de tous les renversements et de toutes les remises en cause de ce qui semblait pourtant avoir des fondations solides et un statut bien assuré. Je me souviens de Galmiche expliquant que deux grands épisodes bibliques représentaient en quelque sorte « les fêtes de la linguistique », l'épisode de la tour de Babel (la naissance des langues naturelles) et le jour de la Pentecôte au cours duquel les disciples se sont mis à « parler en langues ». J'ajouterai un troisième épisode, le début de la *Genèse* qui raconte comment Dieu, après avoir créé Adam « à son image » lui amène tous les animaux afin qu'Adam leur donne un nom et puisse ainsi se créer des liens sociaux ; mais Adam, seul à parler, se sent toujours aussi seul, ce qui amène la fabrication d'Eve, fondement de la première société. Cette idée de la langue conçue comme une nomenclature persistera bien après la *Bible*, Aristote et ne sera explicitement battue en brèche que par Ferdinand de Saussure. Il se trouve que mon article compte aborder tous ces problèmes à travers le décryptage d'une structure formulaire propre aux chansons de geste médiévales, témoignages de nos plus anciens états de langue, *Dieu qui fist parler l'image* ; je désire radicalement remettre en cause l'interprétation traditionnelle du groupe *l'image*, admise apparemment par l'ensemble des médiévistes, en proposant une solution qui va différer de la précédente sur le plan sémantique, logique et pragmatique.

1. Le déterminant, « marqueur d'unicité essentielle » (Galmiche, 1989, 22) en emploi non anaphorique

Les chansons de geste sont marquées par un langage spécifique et, parmi tout un « faisceau d'expressions formulaires » (selon la formule de M. Rossi (Boutet, 1993, 93)), on trouve, occupant toujours le deuxième hémistiché (généralement les six dernières syllabes au complet, qu'il s'agisse du décasyllabe ou de l'alexandrin), des relatives caractérisant Dieu (à la fois le père et le fils, loin de toute hérésie) ; ces formules *par Dieu qui x, se n'en pense Celui qui x* sont destinées à souligner la force d'une assertion ou à permettre d'annoncer que le héros ne pourra échapper, sans l'intervention divine, aux dangers qui l'accablent. Ces relatives sont toutes des quasi citations des textes bibliques et traitent du domaine de la création (*qui fist ciel et rousee ; qui le/me/nous/ fist a s'ime* (avec le déterminant *sa* éliidé), *qui le monde forma*), expriment la puissance divine (*qui est sire de nous, qui tout a a sauver*), extraient un caractère divin (*qui est et tos tens fu, qui onques ne menti* (par référence à la phrase de Jésus, « en vérité, je vous le dis »), *qui haut siet et loin voit*) ou font allusion à la vie du Christ (*qui de l'eve fist vin, qui en la crois fu mis*) La relative qui nous intéresse *Dieu qui fist parler l'ime* n'est pas très fréquente (les laisses en *-age* sont rares par ailleurs), on la trouve entre autres dans une ancienne édition du *Siège de Barbastre* (v.1122 et 1124) ; elle a été surtout fort remarquée dans *Raoul de Cambrai* (v.726)¹ ; le dictionnaire Tobler-Lommatzsch explique le mot « image » dans cette oeuvre en le reliant à un vers du *saint Alexis* et, bien des années plus tard, le traducteur de *Raoul* explique de la même façon ce vers (p. 79, n.1 « allusion au miracle de la statue parlante d'Edesse, mentionné également dans la *vie de saint Alexis* ») en ayant l'air de considérer que « Dieu qui fit parler l'ime » est une allusion évidente à un miracle bien connu et que l'explication va de soi. Voyons ce dont parle la *vie de saint Alexis*, texte autrefois considéré comme l'origine structurelle de toutes les chansons de geste (Boutet, 95-96) : le futur saint, désirant partir à la recherche de la « vie céleste », a quitté sa famille et arrive à *Alsis la ciptet*, / *Pur une imagine dunt il oit parler* (87) ; il s'agit, dit expressément le texte, d'une statue de la Vierge fabriquée par des anges : Dieu pour signaler sa mission à l'ume *Deu* (l'homme de Dieu) va donner la parole à cette statue (*Deus fist l'ime pur sue amur parler*, v.168) ; la statue s'adresse en premier au sacristain (v.171-183) et l'envoie chercher Alexis avec toutes les explications nécessaires pour trouver cet inconnu ; on ne sait malheureusement pas ce que ladite statue pourra raconter à l'élui, on constate simplement que devant la notoriété causée par l'annonce *que cele imagine parlat pur Alexis* (183), le saint reprend sa route. Voilà donc ce qui serait la source de notre formule et qui justifierait l'emploi du seul déterminant *article défini* ; notons que dans le texte d'*Alexis*, « l'ime » avant d'être identifiée par le récit de sa fabrication est présentée à l'aide de l'article indéfini « une image » et qu'il ne s'agit donc pas d'un objet qui a la notoriété d'un élément connu de tous comme « la croix ». Nous pensons que les rapprochements entre le texte de la vie de saint et les formules épiques sont

¹ Perrier J.-L., éd *Le Siège de Barbastre*, Paris, CFMA, Champion, 1926 et Guidot, B., *id*, ibidem, 2000. Kay S. et Kibler W., éd et trad *Raoul de Cambrai*, Paris, Lettres Gothiques, Le Livre de Poche, 1996. Storey C., *La vie de saint Alexis*, Genève, Droz, 1968.

erronés et ne permettent pas de guider une interprétation logique de la structure définie qui fait l'objet de notre étude.

2. Critique de cette interprétation avec ce type d'article

Une structure comparable (*fit parler l'image* et *fist l'imaginer parler*) peut-elle suffire pour décrypter la référence de notre groupe déterminé à première vue par le seul article défini ? La référence (Galmiche, 1989) « nécessite un calcul » mais « la référence doit pouvoir être accessible » et encore faut-il que le calcul ne soit pas trop coûteux à l'intérieur de l'univers des connaissances partagées. Précisons d'abord qu'un des sens les plus fréquents et les plus connus du mot *image* en ancien français est bien « statue » (quand on trouve « *Par Dieu et par s'ymage* » / « *Jhesucrist et s'ymage* », il s'agit évidemment du crucifix), « peinture », mais aussi « reflet, ressemblance ». Prenons d'abord notre nom avec le référent qu'il a dans *Alexis*, la « statue » de Marie. Étudions le syntagme *l'image*, type de structure qui, comme le souligne Galmiche (Galmiche, 1979, 1, 2) ne paraît pas poser de problème dans une perspective générativiste ; mais dans une perspective pragmatique, Galmiche montre qu'on n'arrive à rien si on ne prend pas en compte aussi ce qui se trouve en dehors de l'espace de l'objet considéré, le contexte ; en accord avec Russel, le logicien qu'était aussi Galmiche souligne que « les expressions (étudiées) n'acquièrent le statut de défini que lorsqu'elles figurent dans des propositions » (1979, 11) ; « ce n'est que dans une situation particulière que l'unicité de la référence des syntagmes définis peut être garantie » (17). Notre type *le N* possède bien un « adjectif restrictif », notre statue a pour caractéristique de parler. Nous cherchons donc non pas *l'image* entité unique qui aurait un statut comparable à *la lune*, *le soleil* en français moderne (à supposer qu'il n'y ait vraiment qu'un exemplaire unique des objets en question et en sachant qu'en ancien français, dans un univers où la notion d'exemplaire unique est admise pour ces éléments, on ne met généralement pas dans ce cas de déterminant²) mais *l'image* que Dieu a fait parler ; en sachant que « l'article représente un signal conventionnel destiné à communiquer une instruction » (Galmiche, 1979, 53) et que « la description contenue dans le syntagme défini « doit normalement nous permettre de sélectionner le référent convenable », pouvons-nous affirmer qu'en l'occurrence la combinaison particulière d'unités spécifiques en jeu suffit à nous garantir l'unicité de la référence ? Nous sommes sûrs d'identifier dans nos textes des références « géographiques » marquant tout autant que *Cafarnaon* (Capharnaüm) les limites de l'univers épique connu dans des expressions définies comme *les bornes Artu*, *l'arbre sec*, *l'arbre qui fend* ; mais pouvons-nous être assurés qu'à cette époque il n'y ait eu qu'une statue qui parle ? Cela paraît impossible, d'autant plus que le miracle ne consiste pas à avoir fait parler la statue mais à l'avoir fait parler pour Alexis. Comment imaginer que le nom du saint et de la ville d'Édesse ne soit pas expressément cités ? Nous en donnerons plusieurs « preuves » : citons d'abord un autre passage de *Raoul de Cambrai* avec des références sur un miracle hors Bible parfaitement identifiable, contenues dans une relative s'étendant sur plus d'un hémistiche : « *Berneçons, frere, por Dieu qui fist s'ymage / venir a Luqe par haute mer a naje / fai*

² Cf. Buridant C., *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, SEDES, 2000, §74, 1, p. 109.

une chose... » (v.4208- 4210) ; les notes (référéncées, cette fois) précisent qu'on adore encore à Lucques un crucifix qui aurait été fabriqué par Nicodème et qui aurait été transporté à travers la Méditerranée sans intervention humaine ; notons que le déterminant est un possessif (la formule « *par Dieu et son ymage* » que nous avons citée devient plus fréquente à partir du moyen français³), l'article anaphorique serait incompréhensible pour un élément qui se confond autant avec la personne représentée, c'est un problème que nous reverrons par la suite.

Les variantes de ces formules dans les divers manuscrits (nous n'avons qu'un seul manuscrit de *Raoul*) peuvent nous permettre d'y voir plus clair : l'édition B. Guidot du *Siège de Barbastre* ne publie pas le même manuscrit que l'édition de 1926 et nous trouvons la relative *qui nous fist a s'ymage* (v.1192) ; nous verrons que ces deux séquences font allusion à deux passages fort proches dans le texte de la *Bible*, ce qui justifie en partie la variation.

Le sémantisme attaché au mot *image* est aussi à considérer ; par un effet de glissement dû à la pregnance de la formule *Dieu fit l'homme à son image, l'homme est l'image de Dieu*, on trouve le mot employé avec le sens d'être humain exceptionnel, proche de son créateur ; le sens n'est pas recensé dans le dictionnaire d'ancien français de Godefroy, mais le Tobler Lommatzsch cite sur ce point un exemple d'*Érec* ; on trouve des emplois beaucoup plus nombreux dans des textes en moyen français, publiés récemment et donc autrefois non facilement accessibles. Citons dans *la Belle Hélène de Constantinople*, un passage où un sénateur luxurieux s'introduit nuitamment chez l'héroïne : « *Tant vou voi belle ymaige/Que j'aim miex en infer avoir le mien mennaige/Qu'a vostre gentil corps n'aie d'amour umaige* »⁴. Ce sens est encore bien attesté au XVI^e siècle et je pense que l'expression citée dans les dictionnaires de Furetière et de Trévoux « c'est une belle image » pour désigner une femme froide vient autant de ce sens que de celui de « peinture ». Nous garderons ce nouveau sens et nous donnerons une autre valeur à l'article, procédures qui vont nous permettre de changer totalement le type de référence pour notre formule.

3. Un problème d'anaphore associative

Revenons à notre passage de la Bible cité en introduction et posons que *l'image* ait pour référent Adam le premier homme. Comme nous ne partageons plus guère l'univers de croyance et les connaissances des gens du moyen âge, citons la Genèse (dans la *Traduction oecuménique biblique* et dans la *Vulgate*) : (I, 26) *Dieu dit* : « *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance..* ». (27) *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa.* (II, 19, 20) *Le Seigneur Dieu modela du sol toute bête des champs et tout oiseau du ciel qu'il amena à l'homme pour voir comment il les désignerait (adduxit ad Adam ut videret quid*

³ Citons N. Laborderie, *Florent et Octavien*, Paris, Champion, 1991, 2 vols ; v.980, 1694, 6321 ou encore le *Batard de Bouillon*, éd R.F. Cook, Genève, Droz, 1972 ; v.94, 2275.

⁴ Ed. C. Roussel, Genève, Droz, 1995. v.9724. On peut lire aussi dans *Florent et Octavien* (v.252) : « *par le tres doux image/Qui pourta Dieu* » où le terme « image » désigne la Vierge ; au v.992, la reine, chassée injustement par son époux, se désespère d'avoir perdu « *le gracieux ymage/Que portay en mon cuer a grant paine et a raige* », à savoir son nouveau-né qu'un lion vient d'emporter.

vocaret ea) ; tout ce que désigna l'homme (*quod vocavit Adam*) avait pour nom « être vivant » L'homme désigna par leur nom (*appellavitque Adam nominibus suis*) tout bétail... ». Le verbe « parler » ne vient pas du latin classique et ne se trouve pas employé dans le texte de Jérôme mais je pense que notre formule fait allusion à ce passage « fondateur » de la langue « originelle » (un mythe qui persistera encore au XVI^e siècle) et s'explique ainsi « Dieu qui fit parler Adam », j'espère avoir cette fois identifié le bon référent, le lien manquant, en **associant** la structure « l'image » à une référence antérieure dans le fragment de texte, un « nom propre » *Dieu* qui a l'avantage de présenter une référence unique et parfaitement connue (si on reste dans le monde de la langue, bien évidemment). L'article défini présente ici un type d'emploi anaphorique : plus précisément il s'agit là de ce qu'on appelle « une anaphore associative », un type d'expression appelé ainsi par Guillaume (cité dans Kleiber, 2001, 1) « en écho aux rapports associatifs saussuriens ». Les exemples canoniques de cette structure sont bien connus ; citons celui que Kleiber cite en premier : *Au loin on apercevait une église. Les vitraux brillaient.* Plus rarement l'expression anaphorique se trouve dans la même proposition que l'expression antérieure appelée « antécédent » par Kleiber, « source » par Corblin (Corblin, 1987) ; Kleiber (p. 105) cite ainsi la fable VI, 1 de La Fontaine :

*Un pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte
Voulut à toute force attraper le larron.*

Cette phrase ne peut s'interpréter qu'en se livrant à un calcul d'inférences à l'intérieur du discours, « le larron » en question n'étant évidemment pas un personnage connu de tous.

Dans le cas de notre expression, nous constatons qu'elle remplit les conditions énoncées par Kleiber (Kleiber, 2001, 80) ; dans le cadre d'une relation que l'on peut rattacher à la relation « partie/tout », l'entité *l'image* est la seule à vérifier qu'elle est bien le seul N possible (l'image au sens indiqué) à l'intérieur du cadre constitué par l'antécédent (ce qui ne serait pas le cas avec un autre type de déterminant) et que donc l'entité antécédent doit forcément être plus grande que l'entité anaphorisée et pouvoir l'englober, l'inclure... ce qui me paraît bien intéressant dans le cas de « l'image » forcément imparfaite et de son créateur parfait qui dépasse infiniment sa créature et la création tout entière, mais il n'est toutefois pas question de rappeler ici sur cette épineuse connexion les considérations auxquelles ont pu se livrer des théologiens comme Thomas d'Aquin. L'intégration de notre structure « l'image » dans un site tel qu'est celui de notre expression permet de vérifier la véracité d'une des conclusions de Kleiber (p. 242) : tous les éléments ne peuvent pas ainsi être anaphorisés et en particulier pas les parties du corps ; il faut postuler une condition d'aliénation : l'individu de l'expression anaphorique doit apparaître comme un individu autonome à qui la forme *le N* confère instantanément une forme de liberté : les vitraux de l'église peuvent être considérés de façon indépendante de l'église, ce sont aussi des objets d'art ; il me semble pouvoir effectivement penser que Adam, même s'il est l'image de Dieu, est aussi un homme et connaît instantanément, après sa création (comme la Galatée de Pygmalion) une existence indépendante douée d'une volonté propre. Kleiber en énonçant en conclusion son « principe de congruence ontologique » (p. 247) se montre, dans le cadre de notre structure, un ouvrier de voie théologique : « L'aliénation exigée par l'anaphore associative n'a lieu que si l'élément subordonné est

du même type ontologique que le référent de l'antécédent. » On peut dire que, dans notre subordonnée relative formulaire, et bien évidemment uniquement sur le plan des sous-catégorisations grammaticales, les noms « dieu » et « image », grâce à l'idée de la parole (au sens saussurien), spécifiquement attachée à leurs référents respectifs, contiennent tous deux le trait pertinent « animé humain ».

J'espère, en décodant une formule dans un cadre référentiel qui s'est imposé à une autre époque mais qui ne fait plus autorité, avoir ainsi trouvé un référent répondant aux exigences d'accessibilité : cette formule épique ne postule pas l'existence d'une statue miraculeuse montrant la toute puissance divine, mais présente la langue (toujours au sens saussurien du terme) comme la caractéristique et la gloire de l'humanité, idées qui n'auraient certainement pas déplu à Galmiche. Cette note sur un problème de détermination ambiguë et de référence énigmatique est destinée à rendre hommage à un ami linguiste disparu bien trop tôt.

Isabelle WEILL
Département des sciences du langage
Université Paris X
92001 Nanterre cedex
isabelleweill@wanadoo.fr

RÉFÉRENCES

- BOUTET, D., 1993, *La Chanson de geste*, Paris, PUF.
- CORBLIN, F., 1995, *Les formes de reprise dans le discours*, Presses Universitaires de Rennes.
- GALMICHE, M., 1979, « Quelques remarques sur la notion de description définie », *LINX*, 1, 1-78.
- GALMICHE, M., 1989, « A propos de la définitude », *Langages*, 94, 3-37.
- KLEIBER, G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris, PUF.